

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Une pensée fine de la tristesse

Ce qui ne se nomme pas ne se conçoit pas. Mais là où notre langage vient à faire défaut, n'y a-t-il plus la place pour trouver du sens ? Ainsi le mot « acédie » a-t-il disparu de notre vocabulaire. Parvenons-nous encore à sentir et à comprendre l'émotion qu'il nommait ?

À l'origine, la notion d'« acédie » s'applique aux moines ayant choisi de mener une vie solitaire au désert, au lieu d'opter pour la vie communautaire au couvent. Le moine solitaire est déjà parvenu à la tranquillité de celui qui n'investit plus les objets du monde. Mais il lui faut mener un dernier combat, car ses pensées aussi sont susceptibles d'exciter ses passions. Le moine égyptien qui théorise cette lutte, Evagre le Pontique, en identifie huit formes principales. Et c'est au 7^e siècle, lorsque celles-ci deviennent nos sept péchés capitaux, que l'acédie disparaît du catalogue chrétien des vices de l'âme. Mais que servait-elle à nommer ?

En Grec, *akèdia* veut dire « indifférence », « négligence ». Le verbe *kèdeuô* signifie « enterrer » et l'adjectif *akèdeutos* (avec l'alpha privatif) renvoie au cadavre abandonné sans sépulture. L'acédie, c'est en quelque sorte le sentiment d'un deuil sans cadavre. Ce vice de l'âme oublié, c'est celui de l'anachorète qui, prostré, désinvestit complètement le mode de vie solitaire qu'il s'est choisi. L'idéal ascétique devient alors sans force et la vie paraît monotone, pénible et inutile. Elle nous confronte à un abîme intérieur, un ennui sans cause identifiée. L'acédiste ne peut agir parce qu'il ne sait sur quoi agir : il n'a pas de soucis localisables sur lesquels travailler. Il ne désire rien. Et cet aspect d'indifférence se double d'une impatience qui gronde, où l'inaction et l'immobilité sont vécues comme intolérables mais sans issue :

« Le démon de l'acédie, qui est appelé aussi démon de midi, est le plus pesant de tous. D'abord, il fait que le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et que le jour semble avoir cinquante heures. Ensuite, il le force à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule, à observer le soleil pour voir s'il est loin de la neuvième heure. En outre, il lui inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel. Le démon lui représente combien

est longue la durée de la vie ; et comme on dit, il dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie. » (Evagre, *Traité pratique*, 12).

Dans l'acédie, on est sans désir devant le fil trop connu de notre vie ; le programme de la journée est sans intérêt. C'est un deuil de l'investissement lui-même : on ne veut rien et c'est insupportable. C'est là toute la subtilité du sentiment et toute sa difficulté.

ÊTRE AIMÉ ET NE PLUS RIEN AIMER

La comparaison avec l'investissement amoureux peut être éclairante pour identifier la souffrance propre à l'acédie. Quand je dois faire le deuil de l'autre parce qu'il ne m'aime plus, le drame occupe mon deuil : je souffre, mais je peux tripoter ma blessure, la suçoter, la régurgiter. Ce drame se joue sur la scène d'un théâtre : je prends un rôle – je suis celui qui va pleurer parce qu'il est abandonné – et ce rôle, je le joue devant moi-même. Et de me voir ainsi pleurer, je pleure de plus belle ; et si les pleurs décroissent, je me redis bien vite le mot cinglant qui va les relancer. Certaines phrases sont propres à renforcer la douleur : « *j'ai mal* », « *tu m'as menti* », « *il m'a trahi* ».

La déclinaison mentale et verbale du sentiment élabore un édifice de souffrance sans commune mesure avec la sensation physique d'une douleur sans réflexivité. N'eussé-je pas dit cette phrase, mon état interne en eût été tout différent ! Si je m'applique ainsi à me faire pleurer, c'est pour me prouver que ma douleur n'est pas une illusion.

Les larmes sont les symptômes d'une souffrance dont l'existence serait sinon incertaine. Je suis habité d'une sérénité propre à toute certitude, fût-elle même celle d'être triste. Ces larmes et ces phrases remplissent une autre fonction : par elles, je parviens à rendre le deuil amoureux retentissant. Au

“
Je me sens
en ce moment
comme
assiégé
mais pour
que
cette vie
immobile
ne me nuise
pas,
je pleure jusqu’à
l’épuisement”

Kierkegaard,
Ou bien... ou bien, Gallimard, Collection Tel (n° 85) p. 228.

contraire du moins qui se vide de ses pensées, je me laisse emplir par elles, j’éprouve jusqu’au bout leur amertume. De sorte que mon deuil est occupé, plein, bruyant. Par contraste, la « mort sans sépulture » pourrait symboliser le deuil inoccupé, l’endeuillé qui n’a pas de tombe devant laquelle se recueillir, pas d’images à déguster douloureusement, pas de scène de théâtre sur laquelle jouer sa souffrance. « *Manque redoublé : je ne puis même pas investir mon malheur [...]. Maintenant, plus de retentissement ; tout est calme, et c’est pire*¹. » On garde alors la douleur entière, mais on n’a pas le profit secondaire de la dramatiser, et sans ce drame, la perte reste plate, morne, boueuse. On pense au *spleen* baudelairien : « *Et de longs corbillards, sans tambours ni musique, défilent lentement dans mon crâne*²... », ou au « *brouillard qui se tait* » de Heidegger³. Dans l’acédie, la souffrance ne distrait plus, elle asphyxie.

DISPARUE, MAIS POURQUOI ?

L’acédie a disparu dans la transition entre le monachisme oriental des origines et celui de l’Occident. A quoi faut-il rapporter cette disparition ? Ce pourrait être à un oubli de la possibilité anthropologique fondamentale de ne rien désirer. En Occident, les appétits ont toujours été pensés davantage que les inappétences, comme l’acédie. Ce qui a fait l’objet de notre discours commun, en morale et en religion, c’est toujours la faim : l’*horexis* des stoïciens (l’appétit), l’avidité, la gourmandise des chrétiens, et presque jamais les inappétences, les *an-orexies*, sauf à les pathologiser, comme tout récemment dans la médecine et la psychanalyse. L’Occident a passé son temps à avoir faim et à désirer. Mais est-ce encore le cas ? Ce qui était condamné hier est aujourd’hui valorisé : les vies passionnées et passionnantes, les désirs, les émotions qui occupent nos drames intimes. Mais en vit-on moins souvent ces moments de deuil inoccupé, cette souffrance sans image, cet ennui asphyxiant – si difficiles à penser et à vivre parce que privés de tout contenu ? — Gaëlle Jeanmart

1. Barthes, *Fragments d’un discours amoureux*, p. 124-125.

2. Baudelaire, *Spleen IV. Les fleurs du mal. Musique au singulier*, Folio Classique, 1999.

3. Heidegger, *Qu’est-ce que la métaphysique ?*, Gallimard, 1938, p. 122.

philocité